

Léon Lafage et Maurice Guillemot honorent Cladel Le Figaro 14 Mars 1925

Le Sénat qui traîne un destin « taciturne et toujours menacé » autour d'un pauvre bassin où s'abrite notre suprême escadre, octroie à Léon Cladel un coin de pelouse dans les jardins du Luxembourg. Le monument dont Marius Cladel a fait la maquette représente, au rapport des Alguazils, le romancier assis sur un banc, un de ses chiens auprès de lui. Il y aura là, espérons-le, de la pierre extraite des carrières de la Grésigne près Bruniquel, ainsi qu'un de ces âpres chênes comme il en croît toujours sur le Causse rouge et crémé de soleil à **Saint-Barnabé-la-mort-des-ânes**.

Est-ce à l'écrivain, toutefois, que s'adresse l'hommage curial ou au républicain ? Aux deux sans doute mais, premièrement, à ce dernier. Cladel était un de ces vieux républicains comme la province en montre encore, comme le Parlement en conserve, pour la graine, au creux de ses fauteuils.

Anticlérical, il gardait la flamme des anciennes mystiques socialistes. Fils et petit-fils d'ouvriers ayant tous accompli leur tour de France, conquis la maîtrise, porté la canne et les couleurs, il « espérait » la Révolution, la nouvelle, la tard-venue, la glorieuse et la juste - l'ouvrière et la paysanne. Il la voyait noble comme le travail. Pour la célébrer, il soulevait des phrases de cinquante lignes qui mettraient Giraudoux à l'article de la mort.

Au tableau sobre et propre, aquarelle et gouache, que Louis Veuillot fait de ses aïeux ruraux un beau dimanche - le grand-père en habit bleu à la française, chemise en dentelle, culotte courte et souliers à boucle d'argent la grand'mère en lobe de droguet, tablier de soie gorge de pigeon, bas bleu à coin d'or, souliers noirs à talons jaunes, - Cladel opposait farouchement la gravure en noir de La Bruyère et, sauf correction, les droits seigneuriaux. Il dressait ses paysans dans la corvée, la bouse et la révolte. Ce qui achève de donner à ses tirades un caractère archaïque et fabuleux, c'est leur sincérité. Il n'y a que les hommes de lettres pour croire à la politique. Cladel avait foi au peuple de Michelet, Louis Blanc, Victor Hugo. Il répandait son cœur dans son rêve social, et le cœur de sa race. Tous les compagnons du tour de France, tous les jacques, croquants et nu-pieds humbles ou superbes clamaient, par sa voix, vers la justice. Ajoutons que Baudelaire, son ami et préfacier, fit, à ses côtés, du socialisme actif, et quelques gestes de révolution. Ce ne fut, pour le poète, que l'erreur d'un soir.

Quel temps ! Un article de journal inquiétait le pouvoir, provoquait, avec l'interdiction de la feuille, l'écrou de fauteur. Les alertes d'aujourd'hui ne sont que fumées de pipe. Alors, on allait bel et bien en prison, mais la porte de sortie ouvrait sur la célébrité. La prison manque aux lettres contemporaines. Tous les maîtres, jadis, y passaient.

Léon Cladel, en sa force, était un quercynol à « chevelure mérovingienne », l'œil gris, le cheveu noir, haut gaillard dru, solidement équarri, dont le poing égalait au dynamomètre le poing du grand Théo. Il put ainsi, entre l'inutilité de ses diplômes et la gloire tardive, travailler, dit-on, aux abattoirs de La Villette et pousser des wagons dans une gare de marchandises. Les plaisantins le représentaient hantant le Boulevard et la maison du bêcheur - la librairie Lemerre en blaude ou en peau de bique, le bâton clouté de cuivre à la main.

Son style, oui, portait souvent la blaude, la trique et les sabots - dans *la Fête votive*, *l'Homme-de-la-Croix-aux-bœufs*, *les Va-nu-pieds* - mais l'homme consentait à revêtir les nippes en usage chez 'les Parisiens. A la gent boulevardière, il est vrai, Cladel préférait sa maison de banlieue en vue du Mont-Valérien, ses enfants, ses poules, ses chats, ses chiens - sa kyrielle de bêtes- et tout son Quercy qu'il portait en soi comme le marchand de Saint-Bartholomé portait ses images. On s'explique que le bon Coppée (voir M. Léon Daudet) ne l'aimât guère. On imagine mal en effet le gamin de Paris à côté de notre rude montalbanais, le moineau nourri de brioche et vêtu de tons neutres, en face de ce pivert sauvage à l'ongle et au rostre d'acier, au plumage strident. *Ompdrailles*, « le tombeau des lecteurs », disait l'auteur de la Bénédiction. Et de rire. On sait que ce genre d'esprit fut très en faveur, un temps, au Palais Bourbon. Cette fortune n'en relève pas le titre.

Ompdrailles, cependant, avec ses cuivres, sa fougue, son romantisme verbal et passionnel - le livre est dédié à Victor Hugo - est loin d'être une œuvre morte. Certains chapitres sont des chants. Les soixante premières pages vont d'un train épique. Et l'homme qui tend, gonfle et roule ses phrases pour les prises savantes et les jeux loyaux de l'arène, connaît la syntaxe en grammairien, et la lutte en athlète. Il nous jette, haletants, au cœur de ses foules maudurques. Qui a pu connaître le vieux Quercy dévot à la lutte « renouvelée des Grecs et Romains » ou des champions comme Bédoué, après quarante ans, sont encore cités avec orgueil, retrouvera en cette œuvre la rudesse et la flambée des passions occitanes. Cladel auteur de *l'Ancien* joué au Théâtre Libre, par Antoine, vers 1889 avait tiré d'*Ompdrailles* un drame qui « emballa » Sarah Bernhardt. Qui fut le tombeau d' Ompdrailles ?

La Fête votive de Saint-Bartholomé Porte-Glaive nous conte une bataille entre deux villages. Et c'est un livre. C'est celui-là même qui valut à Léon Cladel un Premier-Paris dans *l'Univers*. Les paysans de *la Fête* sont marqués d'une vérité âpre et violente. On les retrouve tels aujourd'hui roulant les mêmes mots pierreux, les mêmes soucis de liards, de lunes et de taille, les mêmes rires et les mêmes colères sur le foirail, à la « *vote* » et au tirage au sort. Ils sont les frères de ceux que grave ou peint Maurice Busset, que chante Gandilhon *Gens d'Armes*. Cladel remue les masses, scande les défis et les coups, précipite les ruées et les charges, et il semble qu'on l'entends à la cantonade, ivre, à son tour, de vin, de fureur et de force, « gueuler » comme un sergent de bataille. Mais dans cette rudesse, tout à coup, tremble la fleurette, luit une larme : un peu de grâce et de pitié.

Il nous semble difficile qu'on puisse lire *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas* sans être pris, bien mieux que chez George Sand, par cette poésie populaire très "ancienne France" du métier, du compagnonnage et de la terre. Et quelle émotion dans l'orgueil rural ! Sous ces pages écarlates bat un cœur très noble, très bon et qu'ont ému jusqu'au lyrisme et jusqu'aux pleurs les belles heures de la terre.

Son style, je sais, n'est pas dépouillé, n'a point passé par Bercy, qui est l'académie des vins. C'est un nectar fort, chargé de tanin, haut en couleur, épais de chair mais quel montant et quelle robe, quelle saveur et quel bouquet ? Personne ni Pouvillon, malgré ses *Antibel*, ni Gustave Guiches, malgré *l'Ennemi*, n'a pu transmuier, à l'égard de Léon Cladel, cette sève et ce sang des hommes quercynols.

Il est enviable et beau de porter dans la compagnie des Lettres françaises un tel témoignage de sa province et de sa « race ». C'est plus qu'il n'en faut pour durer dans la mémoire et vivre dans les coeurs.

Léon Lafage.

Lettres inédites de Léon Cladel

M. Léon Lafage, dont on vient de lire l'intéressant article, a bien voulu nous communiquer ces quelques lettres inédites de Léon Cladel.

Elles sont adressées à son ami Cinqualbre, qui fut éditeur, rue des Ecoles, et qui a publié notamment une édition d'Arvers, la première édition du Petit Traité de poésie, de Banville, et Ompdrailles, tombeau des lutteurs, de Léon Cladel ; à Charles Buet, romancier, ami de Huysmans ; à Réty, qui fut secrétaire du Conservatoire ; enfin, au romancier feuilletoniste Spoll.

Sèvres, 3 novembre 1875.

Mon cher Cinqualbre,

Avant-hier, nous avons causé longuement, Raoul Lafagette et moi. Je ne trouve pas mauvais que vous lui ayez fait part de nos affaires, mais encore fallait-il lui dire toute la vérité. Je voulais paraître en mars, la lenteur de vos imprimeurs et la vôtre ont fait que nous n'avons paru, qu'en mai, la plus mauvaise époque de l'année pour la librairie. Enfin vous avez été assez chiche de notre volume et puis ajoutez à tout cela la malveillance des journalistes qui ne partagent pas nos ou, mes opinions politiques ! Si vous étiez venu à Sèvres, où vous m'auriez trouvé soufflant, crachant, pestant, vous auriez répondu, d'abord à mon attente, car je vous ai plusieurs fois invité sans obtenir de vous un mot de réponse, et puis nous aurions pris quelques mesures pour conjurer la déveine et l'inimitié d'une foule de gens. Ce qui est différé n'est pas perdu, j'espère. Il est certain que Ranc va s'exécuter ensuite Lepelletier parlera, puis le Temps. Au surplus, je prépare pour Lemerre un bouquin, Crête-Rouge. Quand je le lancerai, j'irai voir les critiques moi-même et leur reparlerai du **Tombeau des Lutteurs**.

Le premier de l'an approche, je pense que vous pourrez en écouler une certaine quantité ; d'autre part, Lafagette s'en occupe au ministère des beaux-arts. Aussitôt que ma santé me le permettra, j'irai vous serrer la main, et vous avez la faculté de me rendre la pareille si bon vous semble. Ici, vous avez été toujours bien reçu, -vous le seriez de même. A bientôt, et tout vôtre.

Léon CLADEL.

Sèvres, 16 mars 81.

Mon cher confrère,

Vous serez toujours le bienvenu, à Sèvres, et j'espère que vous y viendrez bientôt avec Mme Buet, à qui je serais allé, ce soir, présenter mes hommages respectueux chez Alph. Daudet, si ma santé, toujours chancelante, ne m'astreignait à ne point sortir après le coucher du soleil.

J'ai été très heureux, comme vous le pensez fort bien, de vous être agréable, en prônant votre vieil ami Soupey. Dès que vous le verrez, ayez l'obligeance de lui dire de ma part que je compte non moins sur son activité que sur son talent. Il m'importe au plus haut point que **N'a qu'un œil** paraisse au plus tard le 15 avril prochain. Il faut donc que le graveur remette les bois vers le 25 de ce mois-ci sans quoi nous serions forcément en retard. Recommandez aussi, mon cher confrère, et tout, spécialement, à votre ami, les dessins de mon compatriote et collaborateur **Firmin Bouisset**. Ce tout jeune homme à qui je m'intéresse beaucoup est destiné à se faire tôt ou tard un nom dans les arts et je désire que ses parents qui s'imposent pour lui de réels

sacrifices en soient allégés le plus tôt possible et récompensés par le succès de leur fils non moins laborieux que doué.

Puisque vous êtes assez bon pour me promettre un leader article, je vous demande de ne pas me le faire attendre. Il préparerait à merveille la prochaine apparition de mes Romans Plébéiens. Si vous n'avez pas encore reçu le **Bouscassié**, priez un de vos amis de le prendre chez Lemerre. Ce dernier volume a été lancé le même jour que les **Va-Nu-Pieds**. Il se pourrait que j'eusse oublié quelque ami dans la précipitation du lancement, peut-être vous-même. En ce cas, il suffira de cette lettre pour que l'éditeur du passage Choiseul s'empresse de vous donner un exemplaire de mon premier roman. En hâte et à vous de tout cœur.

~ LÉON CLADEL.

Amitiés de notre part à Daudet que je n'ai pas vu depuis tantôt un an.

Deux fautes typographiques formidables dans les Va-Nu-Pieds p. 124, 128 et 129, au fond desquelles et non pas au pied desquels. P. 168, ligne 2. lire le pleunard de Perrière: ils ont mis placard, les idiots. Signalez ces deux coquilles monstrueuses à Daudet et s'il vous dit que j'ai gâté mon livre par des retouches, n'en croyez pas un traître mot.

Sèvres, 29 mars 82.

Mon cher Spoll,

A. Lemerre a dû vous faire parvenir **Ompdrailles** et **la Fête votive**, nouvelles éditions, l'un in-18 et l'autre in-32. Il y a bien un troisième livre que je vous eusse envoyé avec plaisir, **L'Amour romantique**, écrit en 1858, et inédit encore en librairie, mais l'éditeur ne veut m'en donner que deux exemplaires. Si vous adressiez un mot à cet homme peu généreux, il consentirait sans doute pour un peu de réclame à vous servir ma première cuisine littéraire très fantastique assurément.

Il est clair que notre bibliographe, qui m'exècre, n'ai jamais su pourquoi, ne fera rien sur moi dans **L'Express**. Heureusement, Philibert Audebrand, que j'ai rencontré naguère, agira tout autrement, si vous le lui permettez et je pense, que vous lui accorderez l'autorisation de me passer la main dans les cheveux, à son gré, même à rebrousse-poil. Il paraît que vous habitez Ville-d'Avray maintenant. En quelle rue ? Amitiés à tous les vôtres et bien à vous. Léon CLADEL.

Sèvres, 21 j. 1882.

Mon cher citoyen,

L'article dont vous me parlez ne se trouve pas sous l'enveloppe de votre lettre et je ne puis donc le lire, ni l'apprécier, ainsi que vous me le demandez. Si j'avais su que vous fussiez venu à Sèvres, je vous eusse écrit chez Percheron, car j'ignorais votre nouvelle adresse.

Je suis bien malheureux, mais je dois lutter encore pour les quatre enfants qui me restent.

Tâchez de venir le plus tôt possible et nous causerons de tout un peu. Je n'ai jamais cru le moins du monde aux tapageurs dont vous m'entretenez, et vous n'avez pour vous en convaincre qu'à relire mes lettres d'il y a trois ans. On ne fait pas de bonne littérature sans patience et sans études préalables. Pour ma part, je suis très malheureux d'être obligé d'écrire chaque semaine quatre ou cinq lignes insuffisamment terminées mais quand les nouvelles paraîtront en librairie, elles auront été revues, amendées et polies.

A vous de tout cœur.

Léon CLADEL.

Sèvres 18 mars 89.

J'ai bien reçu votre carte, mon cher Buet, mais elle ne porte aucune indication d'adresse et j'ignore encore si vous êtes encore en Savoie ou bien si vous êtes rentré à Paris, en sorte que je suis réduit à vous adresser ce mot chez votre éditeur Calmann-Lévy

Gizèle m'a beaucoup frappé. Vous pouvez tirer de ce roman un drame des plus empoignants. Il y a là surtout une scène très belle et des plus émouvantes celle où votre héros, André, demande au vieux seigneur la main de l'effrayante catin que vous avez créée. Ah quelle vicieuse nonchalance en cette créature flambante comme un tison ! Il me tarde de causer amplement avec vous de cette coquine que je ne voudrais savoir triomphante en Italie pas plus qu'en France, et n'importe où. Quand nous reverrons-nous, vous et les vôtres ? Sous peu, de jours je vous adresserai mon nouveau volume **Seize morceaux de littérature**, en ce moment-ci sous presse chez Dentu, mais où faudra-t-il vous l'envoyer ? Un mot, à cet égard, s. v. p. Antoine m'affirme qu'il jouera **l'Ancien**, mon drame en vers, du 10 au 15 avril. Il me serait très agréable de vous rencontrer au Théâtre Libre ce soir-là. Je n'ai pu, hier, m'y rendre pour assister à la représentation de **la Patrie en danger** des frères de Goncourt qui, si j'en crois diverses personnes sortant de chez moi, n'aurait pas très bien marché.

Bien à vous et aux vôtres, et, sans doute, à bientôt, n'est-ce pas ?

LÉON CLADEL.

Souvenirs sur Léon Cladel (1835-1892)

Dans le jardin du Luxembourg, on verra bientôt sa statue, faite par son fils Marius l'auteur des Martyrs ridicules (présenté jadis au public par Baudelaire, apparaît assis sur un tertre, son chien à côté de lui la tête aux longs cheveux, à la barbe, effilochée, est penchée, méditative les mains, couturées de veines, sont inactives, lasses ; l'évocation est exacte avec ses yeux profonds au regard railleur, la bouche entrouverte sous la moustache tombante. C'est la matérialisation, en bronze, d'un portrait écrit par l'avocat Picard, de Bruxelles dans la préface de N'a-qu' un-œil, et que me signalait un jour, en 1890, le modèle lui-même.

« Il avait l'aspect souffreteux. Il était maigre. Il me regardait avec des petits yeux vifs, scintillant dans un visage de Christ émacié- Sous un chapeau de haute forme défraîchi, posé bizarrement, descendaient des cheveux châtain foncé qui rejoignaient une barbe longue. Le teint était terreux, la physionomie malade et inoubliable. Silhouette, touchante, triste et résignée. Dans un fauteuil, les pieds sur les chenets, à proximité d'une table pleine de journaux et de paperasses noircies de son écriture, paisible, content, mal peigné, vêtu d'une vareuse de cette couleur indécise dont se culottent, aux champs, les vêtements des garçons de labour par la mystérieuse harmonie qui donne aux lièvres la teinte des sillons, ses jambes grêles marquant leur ossature à travers un pantalon de forme légendaire, il parlait avec la dignité simple et l'autorité tranquille d'un maître- et, sans relâche, il roulait des cigarettes, prenant le papier dans une poche de son veston et le tabac dans l'autre, réussissant très peu à former le mince cylindre hors duquel bavaient les filaments mal arrimés, frottant alors des allumettes -dont, invariablement, une douzaine au moins s'éteignaient avant qu'il eût trouvé, dans ses discours, l'hiatus opportun pour mettre le bout aux lèvres et aspirer les premières bouffées. Il sortait peu, ce voyant dont les yeux semblaient constamment renversés vers la vie intérieure, et qui, certes, de tous les hommes que j'ai rencontrés, est celui qui m'est apparu le plus des préoccupations matérielles enveloppantes, marchant avec des allures de somnambule en proie aux grands rêves de ses conceptions littéraires, toujours élargissant les événements aux proportions héroïques, empruntant à ce remuement de choses épiques résonnant sans trêve en son âme des allures de pasteur de peuple et de roi Lear déguisé sous des vêtements achetés chez un fripier, creusant ses discours d'un profond labeur ou s'enlevant à grands coups d'ailes. »

A l'inauguration du monument, il y aura des discours officiels : joignons à cette prose déclamatoire quelques souvenirs d'un familier d'autrefois.

Cladel, je l'ai beaucoup aimé, et avec une sorte de respect attendri et pieux il m'a semblé parfois être pour lui une manière d'Antigone quand, après un déjeuner intime à la maison, et des courses dans les journaux, je reconduisais jusqu'à l'embarcadère du bateau de Sèvres sa démarche usée de vieil homme fragile.

Les dimanches de Sèvres ! Il n'y a pas de plaque commémorative sur la maisonnette, et les passants ignorent que celui dont une effigie orne une place de Montauban habita là de longues années et que sa demeure s'appelait la villa Bon Accueil, où nous allions hebdomadairement, dans l'entour pittoresque des chiens, des poules et des enfants : une poignée de main, un sourire, il vous offrait de prendre place à sa table rustique. Sa personnalité était intense je la retrouve, avec sa franche allure, parmi sa correspondance : paysan, et resté tel au milieu de la civilisation boulevardière, révolutionnaire noblement têtu, avant les haines vigoureuses d'un Alceste... justifié, brave homme, égaré dans une société mercantile et vulgaire, il eut, malgré sa fermeté

de caractère, ou à cause de cela même, des désillusions ; il fut déçu en ses projets, n'eut jamais la véritable rémunération de son talent, batailla, luttait toujours ; il succomba à la peine, prématurément, et c'est infiniment triste, en tournant les pages d'un dossier, de revivre un peu du temps disparu, de voir ces portraits qui ne sont plus que des ombres de fantômes, de relire ces lettres. que le temps jaunissait.

Voici, très nette en ma mémoire, la dernière vision au mois de décembre, un temps triste sous un ciel ouaté de neige-, les chemins boueux, défoncés, où l'on avance avec peine : Sèvres morne et désert parmi le crépuscule, la villa Bon-Accueil, si gaie, si vivante aux heures douces des réunions dominicales, est muette : les arbres noirs fusent leurs squelettes sur la terrasse vide, la salle à manger où tant de fois nous partageâmes le repas du bon pasteur au milieu de la délicieuse nichée de ses petits; vide, le salon qui entendit de si intéressantes confidences artistiques ; et vide aussi le grand atelier où furent composées ces pages que retiendront les anthologies futures ; mais dans une petite chambre du premier étage, où grésille un brasier de coke dont la lueur rougeoyait les rideaux blancs d'un lit de misère, nous sommes introduits au coin de la cheminée, dans un fauteuil où il est affaissé, maigri, comme rapetissé, voilà Cladel, hâve, haletant, époumonné, qui nous tend une main molle et défaillante, qui nous fait asseoir à côté de lui et qui, lentement, les mots distancés par le souffle rare, nous parle avec sa bonté habituelle de nous-mêmes et des nôtres, toute sa vitalité restée en des yeux au regard fin, pénétrant ; et, tandis que sa fille Pochi, lui apporte une potion, ou un bol de lait, tandis que Reclus tente des exhortations d'espérance, nous considérons, avec des sanglots dans la gorge, l'écroulement de cet être miné par le mal, nous pressentons, muets, le terme fatal. Et l'en-allée est navrée, par les rues obscures où souffle la bise glaciale, l'en-allée de cette visite, qui nous apparaît in extremis.

Des mois ont passé, cependant, du mieux s'est produit, on a pu recommencer à espérer, la joie est revenue dans la maison, joie, hélas de courte durée, éclair rapide qui fit la nuit plus noire, le 21 juillet 1892.

Revivant le passé, je me rappelle un Cladel pas encore atteint par la souffrance, un Cladel luttant, besognant, artiste scrupuleux, homme de foi inébranlable, maître serviable aux jeunes, caractère un et digne, je le revois, élogieux et dévoué à un débutant de province qu'il m'amenait pour un journal par moi fondé, je le revois, joyeux des répétitions de son *Ancien* au Théâtre-Libre, tourmenté, fiévreux de ses pourparlers avec Mme Sarah et Duquesnel, pour son drame *Ompdrailles*, je le revois dans les affres d'un livre à paraître, dans la gestation d'un nouveau roman à faire, dans l'enthousiasme naïf et juste d'une œuvre terminée, et j'entend encore ses anecdotes, toutes ces bribes de sa vie qu'il relatait, avec une mimique endiablée de Méridional. Et puis, les courses avec lui dans les rédactions, où on lui faisait attendre sa copie, où patiemment il venait et revenait, lassé parfois du métier ingrat, du dédain ignare, mais incité toujours par la huche à emplir pour les petits, et courageux, montant son calvaire avec, en arrivant à Sèvre, la récompense bénie de l'embrassade - nombreuse. Pochi, Esther. Rachel, Eve, Marius, boucles brunes, boucles blondes, frimousses rieuses qui l'emparadisèrent ici-bas.

26 août.

« A mon très grand regret, il ne me sera pas possible de quitter Sèvres demain. Le croup y travaille, et dans la maison qui touche à la mienne. Il faut, vous comprenez, que je surveille de très près mes mioches. Ah ! c'est, atroce que de trembler toujours pour ces petiots. Amitiés cordiales.

» Léon CLADEL. »

8 octobre.

« Antoine est enchanté de Mon **Ancien**, et je regrette que vous vous en alliez aux frontières d'Italie sans avoir vu le coup de gueule que le directeur du Théâtre-Libre et son lieutenant Mevisto se proposent de lancer vers le 15 du mois prochain. »

Sèvres, 27 octobre 88.

« Cher ami, j'arrive de Versailles, où. j'ai fait quoi ? Peu de chose, en vérité ; discuter avec un créancier barbare qui, dès demain, voulait m'envoyer les huissiers et les recors. Ah ! j'ai la tête brisée de cette conversation judiciaire, et c'est pourquoi force m'est de me borner à vous répondre grosso modo. A bientôt une autre lettre, où les ennuis qui me travaillent aujourd'hui seront, je pense, écartés. « Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins. » On m'a tant répété cette proposition du bon La Fontaine, que je la sers à mon tour, et presque malgré moi.
» Vôte. »

Sèvres, 16 septembre 91.

« Cher ami, "La fin d'un chien" nous a beaucoup touchés, d'autant plus que nous l'avons connu, votre charmant Moka. Sa mort nous a rappelé celle de deux des nôtres, Raha et Quina, qui périrent exactement de la même façon, et Lutin aussi, dont j'ai raconté l'histoire dans Kerkadec garde-barrière. A quand votre retour à Paris ? Voici bien longtemps que vous en êtes exilé. On n'y fait rien de bon, je l'accorde, et la littérature y est enfoncée. Un jour ou l'autre, elle se ravigourira, mais quand ? En attendant, on patauge dans le sadisme, Gomorrhe et Sodome se donnent la main en faisant un étrange duo. Revenez le plus tôt possible, car on s'étiole dans les provinces, et la meilleure ne vaut pas encore la .capitale qui, pourtant, elle non plus, ne vaut pas cher pour le quart d'heure.
» A vous de tout cœur. »

Dans le courant de l'année 1889, Léon Cladel m'envoya, manuscrites, au fur et à mesure de ses recherches, toutes les poésies qu'il avait faites, notamment ses sonnets il en est un, légendaire, celui sur **Mon Ane**, qu'encadrerait une eau-forte de ce pauvre Jules Herrau, un artiste vaincu par la vie de misère ; il datait de 1872 ; bien longtemps avant, Cladel avait composé **Yeux lyriques** (août 1858) et **Rêve** (avril 1859). Le 22 août 1889, il m'écrivait « Ci-joint, deux sonnets inédits, qui datent l'un de plus de trente ans et l'autre de vingt-huit ans moins. » Je donne celui-ci

DANS LA BASILIQUE

Il marche lentement, il tient son bréviaire
Grand ouvert ; on dirait qu'il ne respire pas
Machinal, il formule une morne prière ;
La nef, la grande nef, est pleine de ses pas

Parfois, souvent furtif, il regarde en arrière,
Effrayé d'une voix qui lui parle tout bas
Il s'arrête et se met à genoux sur la pierre :
« Seigneur, qu'ai-je entendu, Qu'entends-je donc là-bas ?

Là-bas, c'est le silence et le tumulte, prêtre,
N'est qu'en toi seul, où lu distingueras peut-être
Si tu l'écoutes bien, ce que dit cette voix.

Elle dit, cette voix, que tu ne dois pas croire
Que l'homme auguste soit un être dérisoire'
Ni qu'il soit carnassier, l'agneau blanc de la croix,
Octobre 1861.

Le 2 septembre 1889, Cladel m'envoyait de Sèvres **Aveu** avec ces mots :
« Ci-joint encore un sonnet, et cette fois le dernier, car j'ai vidé tous mes cartons des
vers qu'ils contenaient » :

AVEU

Entendons-nous: je veux bien être votre amant;
On vous trouve excitante et vous l'êtes, ma chère.
Mais je dois avant tout vous parler franchement:
Pauvre, je vis aux champs où la vie. est peu chèrei

Oui, madame, je suis un homme absolument
Agreste ancré parmi la ronce et la jachère,
Je panse de mes mains ma vache et ma jument.
Vous feriez, j'en conviens, une exquisite vachère.

J'ai des chèvres, j'ai des lapins, j'ai des brebis,
Des poules, des pigeons aux gorges de rubis,
J'ai de beaux chats et j'ai Pasteur, mon chien superbe.

Quoi, vous partageriez le sort que je subis,
Et, blanche, voudriez tâter de mon pain bis.
Ah ! que je vais t'aimer, au grand soleil, dans l'herbe.
Mars 1863.

Enfin, dans le recueil de musique édité par Edmond Bailly, où Mme Cladel a publié
des morceaux de sa composition pour violon et piano et des mélodies d'un grand
charme sur des poésies de Vermesch et d'autres, a paru le sonnet **La maison du
Bouscassié**.

C'est Mme Julia Cladel qui, le 6 septembre 1892, m'écrivait

« . Nous quittons Sèvres du 20 au 25 de ce mois. Je suis en plein déménagement. Que
de papiers, que de lettres, que de manuscrits. C'est inimaginable la somme de travail
laissée par Léon. »

A l'occasion de la statue de Cladel, pourquoi ne publierait-on pas les inédits, pourquoi
ne mettrait-on pas en scène son drame d'**Ompdrailles** ? Et cela ferait relire ou lire
par la génération actuelle ces volumes puissants et pittoresques qui ont pour titre **Le
Bouscassié. L'Homme de ~ la Croix-aux-Bœufs, La Fête votive de
Bartholomé-Porte-Glaive, Les Feuilles volantes, Les Va-nu-pieds,
Bonshommes, Urbains et Ruraux, Six morceaux de littérature, Léon
Cladel et sa kyrielle de chiens**, etc., œuvre de haut style de féconde imagination,
d'un très grand écrivain qui, aux heures du début, avait travesti ainsi le distique
d'Alfred de Vigny :

J'ai mis sur mon bonnet rouge de sans-culotte
Une plume de jars qui n'est pas sans fierté.
Maurice Guillemot.

Note Jean-Paul Damaggio

Les deux poésies présentent ici nous renvoient vers le livre de Fabrice Michaux,
Poésies publiées chez Arelire :

La Basilique s'y trouve avec un autre titre : Le Prêtre.

Aveu est devenu Déclaration.

Il y a des variantes :

Quoi, vous partageriez le sort que je subis, /

Et quoi ! vous enviez le sort que je subis

Et, blanche, voudriez tâter de mon pain bis. /

Et blanche, vous voulez tâter de mon pain bis.